DOSSIER

LE TEMPS DE L'ÉVÉNEMENT I

Ce dossier a été coordonné par Érik NEVEU et Louis QUÉRÉ

Présentation

Érik NEVEU
Louis QUÉRÉ

En 1972, la revue *Communications* consacrait un dossier important à la question de l'événement. Ce dossier comportait, entre autres, un remarquable article de Pierre Nora, intitulé « l'événement monstre ». Dans ce texte, Nora esquissait une problématique qui peut, aujourd'hui encore, servir de point de départ pour une réflexion sur l'événement. Situant l'apparition de l'« événement moderne » dans le dernier tiers du XIX[e] siècle, Nora essayait de cerner son statut dans le fonctionnement des sociétés démocratiques (1).

L'événement moderne

Premier constat : pour qu'il y ait événement, il faut que les faits soient connus. Or cette connaissance, ce sont désormais les médias qui la garantissent. Ceux-ci sont la condition même d'existence des événements dans le type d'« événementialité » que nous connaissons depuis un siècle. Mais ils n'assurent pas tous cette condition de la même façon. Chaque média est à l'origine d'un type d'événement particulier ou présente des affinités particulières avec lui : certains événements sont intimement liés à l'image, d'autres le sont davantage à la parole radiophonique ou à l'écriture de presse. Le résultat de cette association des événements aux médias est que « les mass media ont rendu l'événement monstrueux » : de par leur logique de fonctionnement, ils contribuent à alimenter une insatiable « faim d'événements » ; ils poussent à « fabriquer en permanence du nouveau » ; et ils ont mis en place un gigantesque système de détection de tout ce qui peut retenir l'attention publique. Il y a bien production des événements par les médias, mais cela ne veut pas dire qu'ils sont créés « artificiellement » par eux.

L'analyse du rapport de l'événement moderne aux médias ne suffit cependant pas à spécifier son statut. Car la métamorphose de l'événement dans les sociétés démocratiques est plus profonde. Elle produit ce que Nora appelle une « événementialité neuve » : l'événement des sociétés démocratiques revêt des formes qui le singularisent, dont les traits sont condensés dans les comptes rendus télévisuels de l'actualité. Première métamorphose : l'événement moderne ne se définit plus par son caractère historique, par son appartenance

(1). Nous nous référerons à la version remaniée de ce texte parue, en 1974, sous le titre « Le retour de l'événement ».

au passé, sa signification exemplaire, sa valeur de fondation ou sa fonction d'édification ; il s'est rapproché du fait divers. Dans ce rapprochement, qui a contribué à le « projeter dans le vécu des masses » et à le livrer à l'« imaginaire de masse », l'événement a perdu sa signification intellectuelle au profit de « ses virtualités émotionnelles ». Deuxième métamorphose : l'événement s'est théâtralisé. « Le propre de l'événement moderne, écrit Nora, est de se dérouler sur une scène immédiatement publique, de n'être jamais sans reporter-spectateur, d'être vu se faisant et ce « voyeurisme » donne à l'actualité à la fois sa spécificité par rapport à l'histoire et son parfum déjà historique. » Troisième métamorphose : contrairement aux sociétés traditionnelles qui tendaient à raréfier l'événement et à le nier, parce qu'il est synonyme de nouveauté et de rupture - elles le conjuraient par le rite et elles assuraient une « non-histoire » par un système de nouvelles sans nouveauté -, les sociétés démocratiques « sécrètent » l'événement, vivent sous le régime d'une « inflation événementielle » ; mais c'est leur manière à elles de conjurer la nouveauté et la rupture que l'événement apporte. Elles font du nouveau « jusqu'aux limites de la redondance, l'essentiel du message narratif ».

Un dernier aspect est souligné par Nora : cette métamorphose de l'événement témoigne d'une transformation de la conscience historique, et, peut-être, de l'émergence d'une possibilité d'« histoire contemporaine ». C'est ce qu'exprime par exemple l'intense travail collectif, auquel nous assistons quotidiennement, d'interprétation « à chaud » des événements, interprétation dont Nora a tout à fait raison de dire qu'elle « fait partie de l'événement luimême » et qu'elle est son « exorcisme ultime (2) ».

On peut interpréter de différentes façons l'immense effort déployé par nos sociétés démocratiques pour secréter des événements, pour explorer et déchiffrer leur « actualité », pour promouvoir « l'immédiat à l'historique ». Il reste cependant que « la mise en place de ce vaste système de l'événement qui constitue l'actualité » représente « un événement majeur de notre civilisation », dont la signification nous échappe encore pour une bonne part. C'est pourquoi, nous sommes amenés à constamment relancer l'interrogation sur cette création sociale-historique, en prenant appui éventuellement sur de nouveaux éclairages produits par les sciences sociales (3).

(2) Les sciences sociales contribuent aussi à cet exorcisme, et cela de différentes façons. On pense immédiatement à la présence quasi-obligée du sociologue de service sur les plateaux de télévision chaque fois qu'un événement important se produit. Mais cette contribution prend aussi d'autres formes. Par exemple, puisque l'événement peut être « produit » stratégiquement, sa production peut mobiliser un certain nombre de savoirs sur le monde social, comme en témoigne la place accordée dans diverses écoles de « communication » à des enseignements parfois intitulés « Gestion et création d'événements ». Par ailleurs, l'irruption d'événements tenus pour menaçants ou indésirables par les autorités va susciter une commande publique de travaux de recherche destinés à en éclairer le sens, les mécanismes, à les soumettre à la prise des politiques publiques. Par là des savoirs sur le monde social s'incorporent sans cesse dans le cycle de vie des événements. Ces savoirs contribuent – et l'innovation est d'importance - à formater des initiatives ou des « coups » aptes à recevoir la consécration des médias. Ils interviennent aussi chez les professionnels des médias pour sélectionner les faits dignes d'être promus au rang d'événements (y compris dans la montée d'une expertise à démonter les « coups » médiatiques trop habiles). Ils concourent enfin – mais rarement sous leurs formes les plus éclairantes – aux tentatives d'immobilisation de l'événement dans un filet d'interprétations qui le stabilisent, le domestiquent, lui assignent un sens contre le bruit et la fureur de l'imprévu, de l'inexplicable.

(3) Un certain nombre de problématiques gagneraient à être rapatriées dans cette interrogation sur l'événement. Nous pensons en particulier au thème de la « réflexivité », largement développé par différents courants sociologiques, d'A. Touraine à A. Giddens. De nombreux travaux, tels ceux d'A. Desrosières, ont aussi mis en évidence le travail multiforme de collecte de données et d'informations sur le monde social réalisé par les services statistiques et les administrations publiques. Le rôle des sciences sociales dans les mécanismes de définition des politiques publiques, leur incorporation dans la quotidienneté des pratiques sociales ont également fait l'objet d'une attention plus vigilante, comme le souligne cette observation d'A. Giddens (1994, p. 24) : « D'une part, le savoir sociologique se développe en parasitant les concepts des agents profanes ; d'autre part, les notions forgées par les métalangages des sciences sociales sont systématiquement réinventées dans l'univers des phénomènes qu'ils étaient initialement chargés de décrire ou d'expliquer. Mais cela ne conduit pas immédiatement à une transparence de l'univers social. Il y a un va-et-vient entre l'univers de la vie sociale et le savoir sociologique, et dans ce processus le savoir sociologique se modèle et remodèle l'univers social. »

Aperçus sur la théorie de l'événement

Nora relevait dans sa conclusion que « la problématique de l'événement » restait à construire. Nous sommes tentés de formuler le même constat presque un quart de siècle plus tard. Le jugement serait cependant quelque peu injuste. Car depuis le début des années 70, la réflexion sur l'événement s'est développée et approfondie, comme en témoigne le volume de *Raisons pratiques* publié en 1991 sous la direction de J. L. Petit. D'une part on est sorti du débat lancé par le structuralisme sur les rapports entre les structures et les événements, entre les structures historiques profondes et les faits de surface, entre l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale. D'autre part, divers courants de la philosophie, de l'épistémologie et des sciences sociales ont tenté de formuler et d'éclairer les principaux problèmes d'une théorie des événements. Ainsi, par exemple, la discussion sur la nature des événements est-elle très vive, depuis vingt ans, dans la philosophie analytique (4) : elle a été relancée par les recherches de Donald Davidson en philosophie de l'action, en particulier par sa proposition d'adopter une ontologie des événements – les événements seraient des entités de base du monde au même titre que les objets, les propriétés et les personnes –, ou encore par son analyse des conditions d'individuation des événements (5). Par ailleurs, la question de l'événement a occupé une place importante dans la réflexion épistémologique sur l'historiographie – ce que les Anglais et les Américains appellent la « philosophie de l'histoire » –, en particulier chez un certain nombre d'auteurs qui ont analysé la structure des phrases narratives, ou qui se sont penchés sur la narrativisation du temps et de l'histoire. Cette réflexion qui s'est nourrie de plusieurs traditions – philosophie du langage, phénoménologie, herméneutique, critique littéraire – a été reprise en France par Paul Ricœur au début des années 80. L'herméneutique du récit qu'il a esquissée dans *Temps et récit* a éclairé d'un jour nouveau, et critiqué, les postulats épistémologiques et ontologiques qui s'attachent à la notion commune d'événement. Reprenant à son compte une partie des thèses des « narrativistes » anglosaxons, déjà introduites en France par Paul Veyne, Ricoeur a lié étroitement événement et récit par le moyen de l'intrigue : « un événement doit être plus qu'une occurrence singulière. Il reçoit sa définition de sa contribution au développement de l'intrigue. » Par ailleurs il s'est appuyé sur la sémantique historique de Reinhart Koselleck pour élucider le statut de l'événement dans une société qui a temporalisé l'histoire et historicisé le temps.

Ces nouvelles problématiques de l'événement ne sont pas sans rapport avec l'approche constructiviste qui s'est parallèlement développée en sciences sociales. Au début des années 80, Eliseo Veron intitulait sa belle étude sur l'accident de la centrale nucléaire de Three-Miles-Island « Construire l'événement ». Il montrait comment cet événement avait émergé sur la scène publique à travers le travail de configuration effectué par les médias, via leurs dispositifs informationnels et leurs formats discursifs, à partir des dépêches transmises par les agences de presse. Il emboîtait ainsi le pas, dans une perspective résolument sémiotique, à un certain nombre de recherches anglosaxonnes des années 70 sur la fabrication des « news » et sur la constitution de la « newsworthiness » des événements (cf. dans ce volume la traduction de l'article de H. Molotch et M. Lester). Plus récemment, Daniel Dayan s'est penché, avec E. Katz, sur un type d'événement caractéristique des sociétés contemporaines : les grandes cérémonies télévisées. En particulier, il s'est intéressé à la façon dont la transmission en direct, par la télévision, d'un événement programmé « retex-

(4) Elle l'avait déjà été dans les années 20, lorsque Whitehead avait emprunté la notion d'événement à la théorie de la relativité et avait tenté de lui accorder droit de cité en philosophie. Il avait été contesté d'un point de vue logique par Russell, mais aussi, d'un point de vue pragmatiste, par G. H. Mead. Ce dernier avait esquissé une théorie sociologique de l'événement dans ses Conférences Carus de 1930, publiées en 1932 sous le titre *The Philosophy of the Present.*

(5) Cf. DAVIDSON, 1980.

tualise » l'événement original (6). Il convient d'ajouter à ces deux types d'approche les recherches entreprises ces dernières années sur les « événements publics » par M. Barthélémy, M. de Fornel et L. Quéré, dans une perspective inspirée de Goffman et de l'ethnométhodologie (7).

Construire l'événement

L'idée générale, dans les recherches « constructivistes », est que les médias ne décrivent pas tant une réalité objective existant en soi, qu'ils la construisent ; le monde configuré par les nouvelles est une réalité construite. L'événement est donc quelque chose de plus complexe que la simple occurrence spatio-temporelle ; celle-ci ne comporte pas en elle-même de signification déterminée ; elle ne fixe pas non plus la description qui pourra en être faite sur la scène publique. C'est pourquoi il faut rapporter la figure sous laquelle un événement est présenté par les médias à un processus de mise en forme, de mise en scène et de mise en sens dont ils sont les opérateurs. Plus précisément, les événements publics sont les produits ou les résultats des activités, des pratiques routinières et des stratégies d'un certain nombre d'acteurs sociaux, intéressés à un titre ou à un autre par le façonnement des événements.

Cependant, cette idée d'une construction médiatique ou sociale des événements est, par bien des aspects, une idée faussement simple, dont on peut constater qu'elle est rarement vraiment conceptualisée. Il est toujours tentant, d'une part, de tirer parti de la polysémie des termes « contruction » et « événement » ou d'étendre métaphoriquement leur signification ; d'autre part, de réduire le processus de constitution symbolique des événements aux seuls dispositifs et pratiques médiatiques, qui, à l'évidence, « construisent » ou « produisent » les « news ». En quel sens peut-on vraiment dire que les médias « construisent » les événements ? L'objectif de ce dossier de *Réseaux*, publié en deux volumes consécutifs, est d'élucider cette question par différents types d'analyse et d'enquête.

S'il n'appartient pas à un texte introductif de trancher le problème, celui-ci peut cependant proposer quelques distinctions utiles sur les différents aspects qui viennent d'être mentionnés : l'idée de contruction, la notion d'événement et la constitution symbolique des événements.

L'idée de construction

On rencontre plusieurs formes de constructivisme en sciences sociales. D'une façon générale, le constructivisme s'oppose au réalisme, et affirme que le monde n'est pas donné mais façonné – par une culture, un langage, des pratiques de construction de la réalité, etc. – ou que la réalité objective, à laquelle nous nous référons, ou que nous présupposons, dans nos actions et nos communications, est le produit d'une construction sociale. S'agissant des événements rendus publics par les médias, on peut envisager cette production sous différents aspects. Certains diront que les médias fabriquent les événements de toutes pièces, ce qui peut d'ailleurs vouloir dire plusieurs choses. Si l'on met à part les cas de mensonge, de falsification ou de simulation, l'idée la plus générale est que les médias sélectionnent dans l'ensemble des occurrences dont ils sont informés, celles qui leur paraissent mériter, pour des raisons très diverses, d'être portées à la connaissance du public et d'être constituées en faits notables. D'une occurrence brute un média peut ainsi, à travers les procédés de hiérarchisation et d'attribution d'importance, de valeur ou de pertinence qu'il maîtrise, tirer un événement public, sur lequel pourra se focaliser l'attention publique. Le statut d'un événement public donné est donc bien en ce sens le résultat d'une construction par les médias, et on peut éventuellement rendre compte de cette construction en termes purement stratégiques.

(6) DAYAN et KATZ, 1992 ; 1993.
(7) BARTHÉLÉMY, 1992 ; BARTHÉLÉMY et QUÉRÉ, 1991 ; De FORNEL, 1993.

Cependant cette forme de constructivisme (qui peut être dénonciatrice, démystificatrice ou simplement descriptive) est menacée d'incohérence sur un aspect central, puisqu'elle tend à abandonner le parti pris contructiviste aussitôt franchies les frontières du monde médiatique, pour se cantonner dans un réalisme sans ambitions pour tout ce qui concerne l'amont de la médiatisation. Le risque est alors grand d'adopter une conception positiviste classique qui distingue les faits bruts et leur interprétation. Ce qui entre dans la machine médiatique est alors de l'ordre des occurrences brutes, déjà définies (on sait par exemple de quoi il s'agit) que les médias n'auraient plus qu'à sélectionner, hiérarchiser, habiller, interpréter.

Un ensemble de travaux récents, plus centrés il est vrai sur une problématique de la construction des « problèmes publics » que sur la catégorie plus étroite d'événement, a cependant contribué à conjurer cette incohérence. L'article de Daniel Cefaï dans cette livraison permettra aux lecteurs français de se familiariser avec ces travaux plus souvent cités que familiers (ceux de J. Gusfield par exemple), parfois franchement méconnus. Le cadre analytique développé par S. Hilgartner et C. Bosk mérite sur ce point une attention particulière en ce qu'il peut à la fois englober les acquis de travaux antérieurs (sur les « croisades symboliques », l'effet d'agenda, etc.) et les incorporer dans une problématique plus vaste qui articule l'action collective, les médias, le rôle des cadres *(frames)* culturels (8). On en retiendra en particulier la notion de « réseau opérationnel ». Pensée comme le support conducteur par lequel des « problèmes » peuvent accéder aux médias et à la consécration de la forme-événement, cette notion désigne l'existence d'articulations plus ou moins institutionnalisées entre des spécialistes d'un type de problème (santé, écologie...) au sein d'espaces sociaux différenciés (presse, administration, associations, entreprises...). L'utilisation de cette grille de lecture pour rendre compte, par exemple, des conditions sociales de montée d'informations et d'événements écologiques dans les médias s'avère particulièrement intéressante (9). Si une telle promotion doit quelque chose à des épisodes qui, tels Bhopal ou Tchernobyl, revêtent les traits extérieurs les plus visibles de ce que le sens commun associe à la notion d'événement (imprévisibilité, caractère dramatique et violent...), elle est plus encore la résultante de la lente structuration d'un réseau opérationnel qui naît de la professionnalisation des associations écologistes, de l'institutionnalisation d'administrations investies de ces dossiers, de l'émergence d'un journalisme spécialisé, de l'apparition au sein des diverses entreprises politiques de spécialistes affectés à ces questions... et de l'interconnexion graduelle entre ces agents. Dans une approche distincte, la contribution de P. Champagne et D. Marchetti à l'analyse du « scandale du sang contaminé » constitue encore un apport stimulant à une réflexion sur la construction sociale de l'événement qui ne s'enferme pas dans une problématique médiacentrique (10).

Il reste que la métaphore de la fabrication et de la construction de l'événement doit encore se confronter à d'autres interrogations. Comment dépasse-t-elle les présupposés ontologiques et épistémologiques qui sous-tendent la notion commune d'événement ? Comment rend-elle compte (si elle le fait) des opérations qui réduisent l'indétermination et la complexité de l'événement, en font un événement intelligible dans un ordre social, un événement doté d'individualité et de signification ? Le sens et l'individualité d'un événement peuvent-ils être « produits » dans les mêmes conditions qu'un objet manufacturé ? Ne convient-il pas de recourir à un autre vocabulaire pour caractériser ces phénomènes ?

(8) HILGARTNER et BOSK, 1988.
(9) Cf. le volume de *Media, Culture and Society* sur l'environnement – vol. 13 (4), 1991.
(10) CHAMPAGNE et MARCHETTI, 1994.

La notion d'événement

Le terme événement a plusieurs significations, et il est tentant de profiter du flou permis par cette polysémie. Mais un tel flou ne sert pas l'analyse. D'où l'utilité d'introduire quelques distinctions simples.

Événement et information

Tout d'abord, toute nouvelle n'est pas nécessairement un événement. Certes une information est le plus souvent un événement (au sens ordinaire de « quelque chose qui est arrivé ») porté à la connaissance d'un individu ou d'un public. Mais elle peut tout aussi bien concerner une situation, un état de choses ou les actions d'une personne, d'un groupe – les faits et gestes des détenteurs du pouvoir politique, par exemple. Ensuite, une information peut « faire événement » sans qu'elle relate un événement à proprement parler : par exemple, un projet de réforme présenté par un gouvernement peut retenir l'attention publique et être doté d'une signification ou d'une valeur qui le sort de l'ordinaire – sans qu'il s'agisse à proprement parler d'un événement (c'est-à-dire d'une occurrence singulière, imprévue, non répétable) : c'est plutôt un fait notable. Or un fait n'est pas un événement, au sens propre du terme (11).

Occurrence et « relevance »

En fait, les événements médiatiques ne sont souvent que des faits notables : sont considérées comme événements des occurrences, des situations ou des actions portées à la connaissance du public parce qu'elles ont été créditées d'une certaine importance, jugées pertinentes dans un référentiel, dotées d'une « *newsworthiness* » (12). Dans cette conception de l'événement, l'accent est déplacé de l'idée de quelque chose qui se produit de façon imprévue à celle de quelque chose qui « fait événement », c'est-à-dire qui devient saillant, reçoit une certaine pertinence *(relevance),* valeur, importance, en fonction d'une perspective et fait l'objet d'une focalisation de l'attention publique.

Sans doute cette idée est-elle constitutive de la notion d'événement, puisque, comme le rappelait M. Merleau-Ponty, celle-ci « n'a pas de place dans le monde objectif (...). Les événements sont découpés par un observateur dans la totalité spatio-temporelle du monde objectif (...) Il n'y a pas d'événements sans quelqu'un à qui ils adviennent et dont la perspective finie fonde leur individualité. » Mais elle ne nous fournit pas un critère distinctif de l'événement. En effet, l'importance ou la « relevance » est une propriété que l'on peut attribuer à différentes choses – des situations, des actions, des personnes, des faits, etc.

Le caractère temporel de l'événement

Quels traits distinctifs de l'événement peut-on alors invoquer ? Il est habituel d'entendre par événement ce qui s'est effectivement produit dans un passé plus ou moins proche ; son actualité ou sa réalité passée est tenue pour à la fois absolue (i. e. indépendante de nos

(11) Cf. VENDLER, 1967 ; MOLINO, 1986. Dans la philosophie analytique, on établit habituellement une distinction logique entre fait et événement. Vendler explicite cette distinction qui remonte au mathématicien Ramsey (1931). Une phrase qui exprime un événement (« César est mort en l'an 44 avant J. C. ») et une phrase qui exprime un fait (« c'est un fait que César est mort » ou « c'est un fait que César a été assassiné ») n'ont pas la même structure sémantique profonde. La première affirme, dans un usage référentiel du langage, l'occurrence d'un événement d'une certaine espèce, tandis que la seconde relève du niveau du métalangage : d'une part, elle qualifie une proposition, qui peut être une description particulière d'un événement (« la mort de César » et « l'assassinat de César » sont deux descriptions différentes d'un même événement) ; d'autre part, elle peut être paraphrasée sous la forme : « *Que* César a été assassiné est vrai. » En ce sens, d'un point de vue logique, *un fait n'est pas un événement mais un énoncé vrai* (si l'énoncé est faux le fait n'existe pas). De plus, un fait correspond à une parmi plusieurs descriptions possibles d'un événement : « César a été assassiné » et « César est mort » sont deux faits différents, correspondant à un même événement.

(12) Cf. LESTER, 1980.

reconstructions), singulière (un événement se distingue de tout autre par ses traits individuels), non répétable (l'événement ne se produit pas deux fois) et contingente (il aurait pu ne pas se produire ou avoir lieu autrement). Dans cet ensemble de traits, il faut souligner ceux qui attestent le caractère temporel de l'événement (ses rapports à l'espace sont plus indirects) : celui-ci a pour propriété non pas d'exister, comme un objet par exemple, mais d'advenir, d'avoir lieu ou de s'être passé, quelque part à un moment donné, et selon des modalités variables (soudaineté, rythme, etc.) qu'on peut spécifier. Ce qui implique aussi qu'il a un début, un milieu et une fin, qu'on peut y assister, suivre son occurrence, bref l'observer. Cependant, son observabilité est d'un genre particulier, qui rend problématique l'idée même de suivre l'événement « en direct » : il n'est pas sûr qu'on puisse vraiment dire qu'on a été témoin d'un événement.

Habituellement, quand on fait référence à un événement, on vise quelque chose d'échu, quelque chose qui se trouve dans le passé, fût-il très proche ; l'événement est alors disponible tel qu'il a été identifié, déterminé *post hoc*. Mais il se peut aussi que nous assistions à l'événement ou même que nous y prenions part. Dans bon nombre de cas, nous pouvons identifier assez facilement ce dont il s'agit, considérer ce qui apparaît sous nos yeux comme tel ou tel événement déterminé dans un ordre social (tel défilé est une manifestation, une procession ou un élément d'un rituel de carnaval). Mais il arrive fréquemment que dans le moment où il survient – le moment fortuit et imprévisible de son « accident » – l'événement ne soit pas déterminable : nous ne pouvons pas appréhender ce qui arrive (le « quoi » de l'occurrence) ou décider à quelle possibilité parmi toutes celles qui se présentent peut correspondre ce qui se passe, tandis que nous voyons ou savons bien que quelque chose se passe. Ce n'est qu'après coup que nous pouvons réduire l'indétermination et la complexité de l'événement (i. e. sélectionner un possible dans un champ de possibles et le fixer « sous une description »). Ceci vaut aussi pour les événements monumentaux, qui, telles les grandes batailles et les grandes dates de l'histoire, doivent ce qu'ils sont au travail du temps et d'une cotation *post hoc*, comme a pu le montrer G. Duby à propos de la production d'une « légende » de Bouvines. On peut évoquer à ce sujet les pages fameuses de *La Chartreuse de Parme* où Fabrice ne discerne sur le champ de bataille de Waterloo qu'une mêlée confuse et fragmentée dont le résultat immédiat est illisible. Ou encore la récente (et bruyante) commémoration de la découverte des Amériques : l'événement de 1492, aujourd'hui défini comme « découverte des Amériques », fut vécu par Colomb lui-même comme identification d'un nouvel accès aux Indes, tandis que cet acte initial d'un processus qui allait bouleverser un continent n'eut du côté des indigènes qu'un écho spatialement et symboliquement limité.

Une dialectique du savoir et de l'ignorance

L'observabilité de l'événement en train de se produire combine donc un savoir et une ignorance : nous savons qu'il se passe quelque chose, mais nous ne savons pas exactement ce qui se passe, nous ne pouvons pas vraiment qualifier l'événement. En un sens, on « ne peut pas assister présentement à l'événement, ni comme sujet ni comme témoin », et cela parce que « l'événement ne se présente pas à nous lorsqu'il arrive » : « il n'est discernable quant à son fait que dans l'après-coup » (13). C'est pourquoi nous parlons souvent « des événements », avouant par là notre ignorance de la qualification effective de ce qui s'est passé et notre incapacité de choisir une description parmi toutes celles qui sont possibles, bref de réduire la complexité de l'événement. Ajoutons qu'un autre aspect de cette complexité est le fait que souvent un événement est une collection d'occurrences et de choses relativement hétérogènes et que sa qualification requiert une synthèse de ces éléments hétérogènes « sous une description » (catégorisation, narration, etc.) qui en fait une totalité intelligible.

(13) SFEZ, 1991, p. 72-73.

Cette brève incursion dans l'ontologie de l'événement nous permet de voir comment remédier à une des limites de la conception courante de la construction médiatique des événements : celle-ci n'est pas simplement une affaire de mise en forme et de mise en scène de faits bruts ou de nouvelles sélectionnés par les médias ; elle comporte aussi un processus d'individuation de l'événement, de réduction de son indétermination, de sa complexité et de son hétérogénéité. Pour prendre un exemple traité par Meredith Kingston dans ce volume, il ne s'agit pas seulement de savoir comment un événement annoncé par une dépêche reçoit une certaine valeur ou une certaine importance en fonction d'un arrière-plan de savoirs et de savoir-faire, d'us et coutumes propres aux professionnels des agences de presse, mais aussi de comprendre comment on passe de l'annonce « Une explosion au mortier a eu lieu au *Ten Downing Street* ce matin », à l'affirmation « L'IRA attaque le *Ten Downing Street* ». De l'une à l'autre, un surcroît de qualification a été obtenu. Comment ? Dans les faits, c'est la revendication de l'explosion par l'IRA qui a réduit l'indétermination de l'événement. D'un point de vue formel, il est cependant intéressant de noter que cette réduction passe par la conversion d'une occurrence, individuée par son genre (une explosion d'une certaine sorte) et par ses coordonnées spatio-temporelles, en une action d'un certain type (une attaque) attribuée à un acteur bien identifié, et par sa constitution en péripétie dans une intrigue en cours, bien connue du public.

L'étude de la « construction sociale » des événements requiert donc des descriptions portant sur des plans différents. Nous venons d'en repérer un nouveau, différent de celui des processus et procédures de sélection et de montage des événements dans les médias, à savoir celui des techniques et des méthodes de réduction de l'indétermination et de la complexité de l'événement, qui contribuent à lui tracer une inscription sociale, à en faire un événement d'une certaine sorte dans un contexte social et culturel donné ou une péripétie dans une intrigue (à moins que cela ne soit son dénouement).

La constitution symbolique de l'événement

Cette esquisse d'élucidation fait ressortir deux dimensions importantes, fortement imbriquées, de la constitution symbolique de l'événement : la réduction de son indétermination et l'attribution d'une valeur ou d'une importance déterminée. Il s'agit là de processus complexes, dont seule une partie est étudiée par les recherches faites dans le domaine de l'étude empirique des médias. Ces recherches ont l'avantage d'être réalistes : elles identifient des pratiques, des dispositifs, des intérêts, des stratégies, des relations de dépendance et de pouvoir, des systèmes organisationnels, des formats énonciatifs, etc.

Cette fécondité n'exclut pas des points aveugles dans l'analyse. L'un d'eux concerne les structures formelles de la constitution symbolique des événements. Que faut-il entendre par ces structures formelles ? Il s'agit essentiellement de ce qui sous-tend l'organisation des processus d'individuation sociale des événements dans une société donnée. En font partie une certaine conception du temps, un type de conscience historique, un mode de temporalisation du monde social, une structure temporelle déterminée de l'expérience individuelle et collective (14). Rendre compte de la constitution symbolique des événements requiert aussi de prendre en considération les ressources et les contraintes qui entrent en jeu dans le travail de leur configuration.

Le champ d'investigation ainsi ouvert est vaste. Il concerne d'abord le réseau de contraintes formé d'un côté par l'organisation des institutions médiatiques (cf. par exemple

(14) Cf. KOSELLECK, 1990 ; QUÉRÉ, 1992.

l'opposition *processors/gatherers* proposée par Tunstall (15), de l'autre par ce qui constitue l'infrastructure du discours sur les événements : contrats et dispositifs énonciatifs, formats informationnels, genres rédactionnels, etc. Mais il existe aussi des ressources et des contraintes qui sont purement conceptuelles ou grammaticales. Les contraintes sémantiques par exemple sont de ce second type. Ainsi, dès lors qu'un événement a été identifié sous une description (un attentat politique, une grève, une émeute, un krach boursier, etc.), son explication et son interprétation sont orientées et délimitées par la teneur sémantique des termes utilisés par cette description : celle-ci rend l'événement analysable ; elle structure son analysabilité.

Les difficultés à penser cette constitution symbolique des événements doivent beaucoup, dans le contexte intellectuel français, à ce qui ressemble à une impossible articulation entre l'approche sémiotique et l'approche sociologique. Tout se passe comme si le chercheur était sommé de choisir son camp : soit s'enfermer dans l'espace d'une science des signes et des messages, le plus souvent indifférente aux conditions sociales de production des formes rhétoriques, soit s'inscrire dans une sociologie dont le point d'honneur serait de renvoyer vers les ténèbres de la préciosité ou de la naïveté épistémologique tout le legs des travaux linguistiques, sémantiques et sémiologiques. Sans ouvrir ici un débat sur la postérité de Barthes, on ne peut qu'être frappé par la désertion rapide des chantiers de recherche que celui-ci avait tenté d'ouvrir, à travers la traque des « mythes », de leur inscription médiatique dans des formes narratives et rhétoriques, chantiers qui renvoyaient aussi à la colonisation instantanée de l'événement par les mythologies sociales. Il existe assurément de « bonnes » raisons à l'évanouissement de ces problématiques. Leur rigueur épistémologique fut rarement à la hauteur de leurs prétentions théoriques, la disposition littéraire à la célébration des œuvres culturelles y transpirait, même transposée sur des objets plus canailles. Et cependant, les concepts bricolés, les intuitions parfois floues qui abondent chez Barthes s'avèrent en bien des cas plus aptes à renouveler les perceptions, à faire surgir le caché, que bien des contributions ternes et méthodologiquement imparables de sociologues ou de sémiologues académiques. Les textes de Barthes, tel « Système de la mode », où celui-ci verse sa cotisation forcée aux rigueurs et froideurs d'un structuralisme anxieux de déployer les signes extérieurs de la scientificité académique, ont souvent mal vieilli (et pour tout dire sont rétrospectivement soporifiques). Mais les contributions dans lesquelles celui-ci se confronte à l'actualité culturelle, à l'incorporation d'un air du temps dans les objets technologiques, les produits de la culture de flot, les biens de consommation, demeurent profondément actuelles et stimulantes. L'héritage vivant de Barthes réside davantage dans l'invite à penser l'« idéologie », les schèmes symboliques qui nous font percevoir le monde ou l'événement par le détour d'une attention aux formes, aux structures narratives, à une rhétorique dont il rappelait opportunément, en mobilisant la tradition antique (16), que celle-ci ne s'épuise pas dans des préciosités stylistiques mais organise un art (17) du ciblage des messages en fonction des outils de perception et de la culture

(15) Tunstall propose une manière de *summa divisio* entre les *gatherers* et les *processors*. Les premiers œuvrent d'abord à collecter et rassembler l'information ; ils sont tournés au premier chef vers la relation aux sources d'information. Les *processors* sont davantage orientés vers le traitement de l'information, sa mise en forme, la gestion des surfaces rédactionnelles, la standardisation des formats et des styles ; ils sont aussi davantage orientés vers l'audience finale et la cohérence du contenu rédactionnel. Cette opposition recoupe pour partie celle qui consiste parfois à opposer un « journalisme assis » et un journalisme de terrain ; mais, intégrant des éléments de spécialisation fonctionnelle et de relation hiérarchique, elle ne s'y réduit pas (cf. TUNSTALL, 1971, en particulier p. 30-36 et p. 129-131).

(16) BARTHES, 1970.

(17) Un art ou une science ? La rationalisation des pratiques de communication de diverses sources, soulignée par P. Schlesinger, incite à opter pour le second terme (cf. SCHLESINGER, 1992). L'usage des registres rhétoriques (*Inventio, Dispositio, Elocutio,* dans la tradition latine) dépasse aujourd'hui le cadre d'un savoir pratique, préréflexif pour prendre la forme d'une mise en œuvre systématique de techniques de communication intégrant des acquis des sciences sociales.

propres à un type de récepteurs. S'il convient, souvent contre la littérature sémiologique, de mettre l'accent sur les modes socialement différenciés de réception et de décodage des messages, on voit mal pourquoi cette vigilance sociologique devrait se payer d'une renonciation à toute l'entreprise de construction d'une grammaire des messages et d'un lexique des mythes sociaux issus de la sémiologie des années soixante et soixante-dix, chez Barthes, mais aussi chez Gérard Genette ou Philippe Hamon. Pour être plus précis, l'humeur intellectuelle des années quatre-vingt quatre-vingt-dix fait succéder à une surenchère parfois obsessionnelle ou dérisoire de la pensée « critique », la revendication d'évidence de tant de nouvelles *doxas* (celles des contraintes de la mondialisation, des impératifs économiques pour n'en citer que deux). Elle redonne par là tout son sens au projet Barthien d'une mythoclastie, d'un inventaire critique des signifiés idéologiques qui se lovent dans le tissu des communications quotidiennes des médias audiovisuels, de la publicité, dans les traits des personnages que l'époque se donne pour hérauts. Les tentatives menées en ce sens par des chercheurs ou des analystes encore isolés suggèrent la fécondité d'une telle démarche (18).

Il conviendrait sans doute, pour explorer plus avant cette constitution symbolique de l'événement, de dépasser une logique disciplinaire qui interdit de cumuler les ressources théoriques des sciences du langage et de la sociologie. Ce parti pris ne signifie pas éclectisme invertébré. Il doit partir des mises en garde de la sociologie sur les périls de toute autonomisation des messages à l'égard de leurs conditions sociales de production. Pour reprendre la judicieuse expression de P. Champagne, la dimension symbolique des messages peut être « un piège à herméneutes », le support d'un test projectif où ce que le commentaire sémiologique donne comme programme de perception obligé, contenu objectivement dans le message, n'est rien d'autre que le programme de perception, socialement instruit, de l'exégète, que celui-ci universalise sans complexe ni rigueur. Mais l'existence du piège ne rend pas inévitable d'y tomber. Sans prétendre exproprier les sciences du langage, la sociologie peut rendre compte de la force sociale différentielle des modes de formalisation des messages auprès de leurs récepteurs ; elle peut aussi contribuer à manifester le poids des cadres sociaux dans la genèse des formes rhétoriques, des registres narratifs et des modes de traduction des événements en commentaires et comptes rendus. Les travaux, d'inspiration goffmannienne, développés par W. Gamson et A. Modigliani sur la manière dont les médias traitent du nucléaire, en donnent une belle illustration.

Dans cette recherche, orientée sur trente ans de couverture du dossier du nucléaire civil par la presse américaine, Gamson et Modigliani cherchent à reconstituer les patrons narratifs, le jeu limité de cadres interprétatifs (« frames ») faits de métaphores, de symboles, de slogans, d'images récurrentes, de modèles de causalité, de grands principes dans lesquels les médias structurent la présentation des questions liées au nucléaire. Ce travail montre à la fois combien des modèles culturels, des cadres cognitifs viennent contraindre l'horizon du pensable et du commentaire sur l'événement, mais aussi comment des événements ou des mobilisations peuvent contribuer à introduire de nouveaux cadres interprétatifs, à renouveler les grilles de perception des faits sociaux. La célébration de l'expansion et des bienfaits du progrès technique, le mythe de la suprématie américaine propre aux « trente glorieuses » vont ainsi assurer pendant vingt ans le règne sans partage d'un cadre interprétatif « Progrès » qui associe le nucléaire à la modernité, renvoie au passéisme ses contestations, rend aussi les journalistes peu sensibles à la gravité de certains accidents ou incidents de fonctionnement de l'industrie électronucléaire. Il faudra la conjonction du

(18) Citons, pour en donner une illustration, le pouvoir décapant des chroniques de D. Schneiderman dans *Le Monde,* de son émission « Arrêt sur images » sur *La 5.* Sa démarche, d'inspiration néo-barthienne, contribue plus souvent que bien des travaux académiques au démontage des logiques médiatiques, à partir de fragments d'images, d'événements issus du flux télévisuel.

« mouvement » des années soixante, du consumérisme promu par R. Nader et d'événements tels que l'accident de la centrale nucléaire de Three Misles Island pour susciter l'apparition de nouveaux cadres interprétatifs que les auteurs baptisent des noms évocateurs d'« énergies douces », « Frankestein » (19), ou « contrôle social ». Le renouvellement des « frames » n'engendre pas seulement une altération de la tonalité des commentaires ; il suscite aussi de nouveaux critères de perméabilité des médias, de conversion de l'occurrence en événement.

Dans le cadre français, les travaux, injustement marginalisés, d'Yves de La Haye attestent aussi qu'un parti pris d'attention aux formes de l'écriture journalistique ne condamne ni à une sémiologie autiste, ni au médiacentrisme. La typologie des répertoires d'écriture utilisés par les journalistes que construit le chercheur grenoblois ne se borne pas à dresser un inventaire, une liste des formats d'articles et de leurs propriétés formelles. Elle esquisse une genèse historique de ces modèles narratifs, elle s'emploie à les relier à des situations d'interaction entre journalistes et sources. Elle montre comment la configuration des rapports d'interdépendance, la nature des sujets traités aiguille un type d'information ou d'événement vers le moule d'un format d'écriture. De La Haye souligne aussi à quel point ces patrons narratifs sont plus que des formes ou des techniques d'écriture mais recèlent un rapport au monde, à l'événement. Il montre ainsi combien la « dissertation ou cuisson à l'étouffée » (dont les éditoriaux d'A. Fontaine dans *Le Monde* de naguère, ceux de C. Imbert aujourd'hui, fourniraient un idéal-type) a pour effet, en sollicitant une rhétorique de la complexité, de disqualifier l'idée que puissent exister des façons nettes et efficaces de peser sur un ordre social toujours plus complexe qu'il ne paraît. Propriété structurelle du genre, la combinaison d'affirmations adossées sur l'invocation du bons sens, de références érudites et d'afféteries de style vient encore y fonctionner comme outil d'une adhésion doxique d'un public lettré à ces visions du monde.

Sans proposer en quelques lignes un panorama complet de tels travaux, notons que la contribution de Michael Schudson vaut aussi d'être mise en valeur. A travers un ensemble d'articles et de livres sur l'histoire sociale de la presse américaine, celui-ci démontre combien le projet d'une analyse serrée des formes et registres de l'écriture de presse peut et doit s'articuler à une prise en compte, sur le temps long, des évolutions du statut social de la presse. On renverra en particulier aux longs développements à travers lesquels il traite de l'émergence du discours de l'objectivité – terme largement étranger au vocabulaire professionnel des journalistes américains jusqu'aux lendemains du premier conflit mondial. Cette revendication d'une restitution brute de l'événement apparaît d'abord comme une stratégie de démarcation de la presse d'information socialement élitiste (le « New York Times ») contre le modèle de la presse populaire de « récit » (« Yellow press ») centrée sur des registres narratifs inspirés du fait divers qu'illustre dans les années 1890 le « New York World » de Pulitzer. La consécration de l'objectivité comme norme professionnelle obligée se cristallisera comme une réponse de la profession journalistique en réaction aux progrès des stratégies des sources (dont la « professionnalisation » peut ici être datée de l'entre-deux-guerres), mais aussi dans le contexte politique des années vingt et trente comme le reflet d'un désenchantement à l'égard du modèle démocratique américain, d'un sentiment de vanité et d'impuissance dans la définition du journaliste comme pédagogue des valeurs démocratiques. L'analyse des modes de couverture journalistique de cet événement-rendez-vous que constitue le discours annuel du Président des États-Unis sur l'État de l'Union constitue une autre illustration de la fécondité d'une approche qui sollicite les éclairages

(19) *Runaway* dans le texte américain... mais celui-ci évoque le mythe de Frankestein, comme métaphore d'une technologie qui échappe au contrôle de ses promoteurs.

conjugués de l'analyse des formes narratives et de leurs conditions sociales de possibilité (20). Le compte rendu initial se bornait, au seuil du XIX[e] siècle, à publier in extenso le discours, le plus souvent sans le moindre commentaire. Schudson montre l'injection graduelle dans le rendu de l'événement d'une dose de commentaire qui ira croissant, se prolongeant ensuite d'une attention grandissante au méta-événement que constituent les réactions du Congrès, des autres titres de presse. Au terme du processus, le propos présidentiel se trouvera condensé en morceaux choisis et petites phrases, enveloppé de multiples épaisseurs de commentaires et d'exégèses sur la signification du message, ses réceptions. L'intérêt de l'analyse est de dépasser le positivisme coutumier aux « études de presse » pour restituer ces évolutions dans une structure de déterminants sociaux où interviennent la place mouvante de l'institution présidentielle, les évolutions de la division des tâches dans les rédactions, les modes d'anticipation sur les attentes du lectorat, la nature des relations entre journalistes et personnel politique (21).

Bref, si la constitution symbolique de l'événement est socialement organisée, l'écriture, les propriétés formelles des langages qui restituent cet événement ne sont pas à côté, au-delà de cette détermination : elles en subissent directement les effets. Au-delà du domaine de l'écriture, d'autres dimensions des processus sociaux qui pèsent sur la constitution symbolique de l'événement demandent à être explorées. La première concerne la dimension de la légitimation, de la production d'un récit de l'événement qui fasse foi, ait socialement une autorité. C'est souvent que l'événement acquiert son individualité stable à l'issue de luttes et de conflits dont l'enjeu est d'imposer sa bonne lecture, sa bonne interprétation. Le processus n'est d'ailleurs jamais clos et les luttes portent aussi sur la réinterprétation de l'événement, comme pourrait l'attester le déplacement réussi par F. Furet et d'autres historiens des orthodoxies relatives à l'événement « Révolution de 1789 ». Ces processus de légitimation, de fixation (au sens photographique du terme) du sens invitent à travailler sur les modes de production de la légitimité, sur les conditions dans lesquelles certaines institutions disposent d'un véritable pouvoir de dire la vérité de l'événement (à travers le verdict d'un tribunal ou le compte rendu d'un fait divers par la Police), mais aussi sur les contre-stratégies par lesquelles des institutions ou des collectifs œuvrent à délégitimer ces narrations autorisées. On peut songer ici à l'éphémère invention des « casques blancs » lors des mobilisations étudiantes contre la « Loi Devaquet » en 1986 : le service d'ordre étudiant comportait des personnalités dotées d'un fort prestige symbolique ou médiatique, qui étaient chargées de témoigner, sur la scène publique, de la moralité des manifestants face au risque de provocations diverses.

Enfin, une approche maîtrisée des processus de constitution symbolique de l'événement suppose aussi de ne pas décrire la sélection et l'interprétation des événements comme le résultat d'un processus stratégiquement contrôlé, voire même contrôlable. L'article de Dorine Bregman sur le cas de la CSG illustre à quel point même un acteur aussi fortement doté en ressources que le premier ministre ne parvient pas à s'assurer d'un véritable contrôle sur la réception d'une politique publique, alors même qu'il maîtrise pour l'essentiel l'insertion temporelle de l'événement, en offre, avec une logistique puissante, un pro-

(20) Cf. SCHUDSON, 1982.

(21) Dans cette orientation des travaux sur la couverture médiatique des dossiers et des événements, on citera également le travail de J. G. PADIOLEAU (1976) sur les journalistes spécialisés dans les dossiers d'éducation. L'auteur y rend compte du « choix » dominant d'un registre qu'il qualifie d'« expertise critique » et dont il montre qu'il constitue le compromis optimal compte tenu des impératifs de gestion des relations avec les sources et du faisceau de contraintes dans lequel se développe initialement cette spécialisation au départ dominée au sein des entreprises de presse. Sur la manière dont les divers patrons d'écriture du journalisme politique peuvent également se penser comme tributaires du degré de dépendance aux sources et des phénomènes de hiérarchie internes aux rédactions, voir NEVEU (1993).

gramme de perception aux commentateurs. La constitution symbolique de l'événement repose bien sur un édifice complexe alliant aux dispositifs énonciatifs, aux formats informationnels et aux systèmes technologiques de diffusion de l'information, des logiques d'« agendas », des stratégies concurrentielles de la part des supports de diffusion, des modalités d'anticipation des attentes des lectorats ou des audiences. Dans cet enchevêtrement, une part notable revient aux routines des professionnels de l'information. La cohérence apparente d'une « Une » ou d'un JT en matière de hiérarchisation des événements doit aussi être pensée comme un effet, rarement maîtrisé de bout en bout par quelque protagoniste que ce soit, des routines et des pratiques du « métier », des interdépendances entre protagonistes de la production de l'information. Les travaux de M. Lester en donnent une illustration convaincante ; les contributions de M. Kingston et de M. Palmer à ce volume confirment la pertinence de telles problématiques.

Pour conclure

« Les événements sont comme l'écume de l'Histoire, des bulles, grosses ou menues, qui crèvent en surface et dont l'éclatement suscite des remous qui plus ou moins se propagent », relevait G. Duby parlant de Bouvines. Il ajoutait que « les traces seules lui donnent existence, en dehors d'elles l'événement n'est rien ». Si l'accent mis sur le travail conflictuel de stabilisation de l'événement dans une interprétation, de production de traces qui en indexent le sens et la leçon, demeure pertinent, le statut contemporain de l'événement ne peut rester cantonné à celui de matière première pour lieu de mémoire.

L'inflation événementielle soulignée par Nora a modifié le statut de ces « bulles », donné au rapport à l'actualité que suscitent les médias quelque chose d'une dimension effervescente, d'un tourbillon d'images, de catastrophes, de temps forts qui se délogent mutuellement, sans avoir souvent la possibilité d'une consolidation en traces. Dans la bousculade ininterrompue des événements – des *média-events ?* – c'est encore le rapport de la société à sa mémoire, sa capacité à thématiser et structurer des enjeux collectifs au-delà d'une poussière de faits divers qui sont en jeu. La confrontation à l'événement restera durablement à l'ordre du jour des sciences sociales, de la diversité de leurs éclairages.

RÉFÉRENCES

BARTHÉLÉMY M., 1992, « Evénement et espace public : l'affaire Carpentras », *Quaderni,* 18, p. 125-140.

BARTHÉLÉMY M. et QUÉRÉ L., 1991, *La mesure des événements publics. Structure des événements et formation de la conscience publique,* Rapport de recherche pour le CNRS, Paris, Centre d'Etude des Mouvements Sociaux, 84 p.

BARTHES R., 1967, *Système de la mode,* Paris, Le Seuil.

BARTHES R., 1970, « L'ancienne rhétorique », *Communications,* 16 (repris dans *L'aventure sémiologique,* Paris, Le Seuil, 1985).

BARTHES R., 1972, *Mythologies,* Paris, Le Seuil.

CHAMPAGNE P. et MARCHETTI D., 1994, « L'information médicale sous contrainte », *Actes de la recherche en sciences sociales,* 101-2, p. 40-62.

CHAMPAGNE P., 1989, « Qui a gagné ? Analyse interne et analyse externe des débats politiques à la télévision », *Mots,* 20, p. 5-22.

DAVIDSON D., 1980, *Essays on Actions and Events,* Oxford, Clarendon Press (trad. fr., 1994, PUF).

DAYAN D. et KATZ E., 1992, *Media Events. The Live Broadcasting of History,* Cambridge, MA, Harvard University Press.

DAYAN D. et KATZ E., 1993, « Le spectacle du pouvoir », *Les Annales,* 1/2, p. 3-20.

DUBY G. , 1973, *Le dimanche de Bouvines,* Paris, Gallimard.

DE FORNEL M., 1993, « Violence, sport et discours médiatique : l'exemple de la tragédie du Heysel », *Réseaux,* 57, p. 29-44.

GAMSON W. et MODIGLIANI A., 1989, « Media discourse and public opinion on nuclear power : a constructionist approach », *American Journal of Sociology,* 95, p. 1-37.

GIDDENS A., 1994, *Les conséquences de la modernité,* Paris, L'Harmattan.

GUSFIELD J., 1981, *The Culture of Public Problems,* Chicago, The Chicago University Press.

HILGARTNER S. et BOSK C., 1988, « The rise and fall of social problems », *American Journal of Sociology,* 94, p. 53-78.

KOSELLECK R., 1990, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques,* Paris, Editions de l'EHESS.

DE LA HAYE Y., 1985, *Journalisme, mode d'emploi,* Grenoble, La pensée sauvage-Ellug.

LESTER M., 1980, « Generating newsworthiness : the interpretive construction of public events », *American Sociological Review,* 45, p. 984-994.

MOLINO J., 1986, « L'événement : de la logique à la sémiologie », in *L'événement. Actes du Colloque du Centre Méridional d'Histoire Sociale,* Aix-en-Provence (1983), Aix, Publications de l'Université de Provence, p. 251-270.

NEVEU E., 1993, « Pages 'politique' », *Mots,* 37, p. 6-27.

NORA P., 1974, « Le retour de l'événement », in J. Le Goff et P. Nora (eds), *Faire de l'histoire,* Paris, Gallimard, p. 210-228 (version remaniée de l'article paru dans *Communications,* 18, 1972, sous le titre « L'événement monstre »).

PADIOLEAU J.-G., 1978, « Systèmes d'interaction et rhétoriques journalistiques », *Sociologie du travail,* 18 (3), p. 252-282.

PETIT J.-L. (ss la dir. de), 1992, *L'événement en perspective,* Paris, Editions de l'EHESS (Raisons pratiques, 2).

QUÉRÉ L., 1992, « Evénement et temps de l'histoire », in J. L. Petit, *L'événement en perspective.*

RICŒUR P., 1983, *Temps et récit,* Paris, Le Seuil.

SCHLESINGER P., 1992, « Repenser la sociologie du journalisme. Les stratégies de la source d'information et les limites du média-centrisme », *Réseaux,* 51 (p. 75 et suivantes).

SCHUDSON M., 1978, *Discovering the News,* New York, Basic Books.

SCHUDSON M., 1982, « The politics of narrative form : the emergence of news convention in print and television », *Daedalus,* Automne (repris dans Schudson, 1995 ; trad. part. dans *Quaderni,* 8, 1989).

SCHUDSON M., 1995, *The Power of News,* Cambridge, MA, Harvard University Press.

SFEZ G., 1991, « Le risque de l'actuel », *Les cahiers de philosophie,* 13, p. 63-84.

TUNSTALL J., 1971, *Journalists at Work,* London, Constable.

VENDLER Z., 1967, « Facts and Events », in *Id., Linguistics and Philosophy,* Ithaca, Cornell University Press.

VERON E., 1980, *Construire l'événement,* Paris, Minuit.